

Le récit de Mr. James Rigby

Je vais rapporter ici dans le langage le plus simple, le plus franc qu'il me sera possible, les événements qui suivirent mon récent retour en Angleterre ; je laisserai à autrui le soin d'apprécier si ma conduite a été ou non inspirée par une sottise crainte ou une crédulité irréfléchie. J'ai, d'ailleurs, mon opinion sur la réaction qu'aurait eue dans les mêmes circonstances tout autre homme d'intelligence et de courage ordinaires ; surtout un homme qui a, comme moi, reçu une éducation exceptionnelle et pris des habitudes d'ermite.

Je suis né en Australie et j'y ai passé toute ma vie jusqu'en ces tout derniers temps, à l'exception d'un seul voyage, effectué en Europe quand j'étais enfant en compagnie de mon père et de ma mère. Ce fut alors que je perdis mon père. J'avais moins de neuf ans à cette époque, mais le souvenir des incidents de ce périple est singulièrement net dans ma mémoire.

Mon père avait émigré en Australie au temps de son mariage et s'était enrichi par des spéculations foncières exceptionnellement heureuses à Sydney et dans les environs. Dans notre famille, on était extraordinairement isolé et replié sur soi-même. Ni mon père ni ma mère ne m'ont jamais dit un mot de leur parenté d'Angleterre ; j'en suis, aujourd'hui encore, à ignorer le nom de baptême de mon grand-père. J'ai souvent supposé qu'une sérieuse brouille de famille ou une grande catastrophe avaient dû précéder ou suivre immédiatement le mariage de mon père. Quoi qu'il en soit, il ne m'a jamais été possible de rien apprendre sur mes origines, tant du côté maternel que du côté paternel. Toutefois, l'un et l'autre de mes parents étaient des gens de bonne éducation et, en fait, je me figure que leurs habitudes de repli sur soi venaient de là, car les colons qui vivaient autour d'eux en ces temps primitifs étaient sans doute de fort braves gens mais ne se distinguaient pas, pris en masse, par un raffinement exagéré de culture intellectuelle. Mon père avait emporté d'Angleterre sa bibliothèque et il l'augmentait de temps à autre de livres importés ; il passait une grande partie de ses jours au milieu de ses livres et, s'il les quittait de temps à autre, c'était pour prendre un fusil et faire une excursion dans le but de se procurer quelque spécimen nouveau et en enrichir ses collections d'histoire naturelle, qui occupaient trois longues pièces dans notre maison sur les bords de la Lane Cove River.

Ainsi que je l'ai dit, j'avais huit ans lorsque je partis pour l'Europe avec mes parents, en l'année 1873. Nous ne fîmes qu'un court séjour en Angleterre, avec l'intention de lui en consacrer un plus long quand nous reviendrions du Continent. Notre excursion se termina par l'Italie, et là mon père eut une aventure pleine de dangers.

Nous étions à Naples et il s'était pris d'une étrange sympathie pour un coquin à l'allure pittoresque, qui avait attiré son attention par son teint singulièrement clair pour un Italien et en qui il prétendait trouver une ressemblance avec Le Tasse. Cet homme devint son guide dans ses promenades aux environs de Naples, bien qu'il ne fît point partie de la corporation des guides, et que même il parût n'avoir aucune occupation classée et définie. « Tasso », comme l'appelait toujours mon père, avait l'air d'un garçon poli et intelligent, mais il inspirait à ma mère une aversion extrême, et cela dès le début, sans qu'elle pût se l'expliquer bien clairement. La suite prouva que son instinct ne l'avait point trompée.

« Tasso » — son vrai nom était, pour le dire en passant, Tommaso Marino — persuada mon père qu'il y avait quelque chose d'intéressant à voir dans le cratère d'Astroni, à quatre milles environ à l'ouest de la ville ; il le persuada, en outre, de faire le voyage à pied, et tous deux partirent ensemble. Tout alla bien jusqu'à l'arrivée au cratère. Alors, dans un endroit désert et broussailleux de la montagne, le guide fit brusquement demi-tour et se lança sur mon père le poignard à la main, dans l'intention évidente de le tuer et de s'emparer des objets de valeur qu'il pouvait avoir sur lui. Heureusement, mon père portait un revolver dans une poche de côté, car on l'avait averti du danger auquel s'exposait un étranger en excursionnant dans les environs de Naples. Il reçut une estafilade au bras gauche, avec lequel il voulut parer un coup de poignard, et fit feu à bout portant, si bien qu'il étendit son agresseur raide mort. Ensuite

il s'enfuit en courant à toutes jambes, banda son bras en route, alla à Naples trouver le consul d'Angleterre et le mit au fait de tout ce qui s'était passé. Les autorités ne soulevèrent pas de grandes difficultés. Un ou deux interrogatoires, autant de procès-verbaux, quelques démarches personnelles de la part du consul, et mon père fut libre, au moins du côté des représentants de la loi. Mais tandis que s'accomplissaient ces formalités, il n'y eut pas moins de trois attaques dirigées contre sa vie — deux avec le poignard, une par le pistolet — et, dans chacune, il n'échappa sain et sauf que par un hasard presque miraculeux. Le bandit défunt, en effet, avait appartenu à la redoutable Camorra, et les Camorristes brûlaient de venger sa mort. Pour quiconque connaît bien l'histoire intérieure de l'Italie — et surtout celle de l'ancien royaume de Naples —, le terme de Camorra est chose familière. La Camorra était une des pires et des plus puissantes parmi les plus puissantes et les plus criminelles des sociétés secrètes en Italie, et elle n'avait pour justifier son existence aucune des raisons qu'on a parfois alléguées en faveur des autres. C'était une affiliation gigantesque qui se proposait de commettre des crimes et des extorsions de fonds. Elle était puissante au point qu'elle en vint à imposer une taxe en règle sur toutes les denrées comestibles qui entraient à Naples — et cette taxe était perçue et payée avec plus de régularité qu'aucun des impôts dus au gouvernement légal du pays. Le transport des marchandises de contrebande était un monopole de la Camorra ; il existait pour cela une organisation parfaite s'étendant à tout le royaume. La population entière était terrorisée par cette détestable société, qui n'avait pas moins de douze centres dans la seule ville de Naples. Elle se chargeait de l'exécution d'un crime d'une manière aussi administrative, aussi posée, qu'une compagnie de chemin de fer se charge du transport d'une marchandise. Un assassinat coûtait tel ou tel prix, suivant les circonstances, avec un supplément si l'on faisait disparaître le corps ; l'incendie était aussi organisé de façon méthodique et rémunératrice ; les mutilations et les enlèvements étaient accomplis avec célérité et prestesse ; et les œuvres les plus diaboliques une simple question de prix. Une des branches les plus importantes de l'entreprise était naturellement le brigandage. Après la prise du pouvoir par Victor-Emmanuel II et l'unification de l'Italie, la Camorra perdit de sa puissance, mais elle causa de grands embarras pendant longtemps. J'ai entendu dire que, l'année qui suivit les faits que je raconte, deux cents camorristes furent bannis d'Italie.

Dès que furent terminées les formalités légales, mon père reçut de la part des autorités l'avis, sans aucune circonlocution, que s'il quittait promptement et secrètement le pays, cela n'en vaudrait que mieux pour lui et sa famille. Le consul d'Angleterre, de son côté, lui assura que la loi était entièrement impuissante à le protéger contre les pièges de la Camorra ; on n'eut en effet que peu de peine à nous persuader de partir, car ma pauvre mère était dans une terreur constante qu'on ne nous assassinât tous dans notre hôtel ; nous ne perdîmes donc pas une minute pour retourner en Angleterre et terminâmes ainsi notre excursion en Europe.

À Londres, nous étions logés dans une maison meublée bien connue aux environs de Bond Street. Nous y étions depuis trois jours à peine quand un soir mon père rentra avec la conviction qu'il avait été suivi pendant deux heures environ, et filé d'une façon fort habile. Plus d'une fois, il avait fait brusquement volte-face pour dévisager ceux qui étaient à ses trousses et qu'il sentait sur ses talons, mais il ne s'était jamais trouvé devant une personne suspecte. Le lendemain dans l'après-midi, j'entendis ma mère dire à ma gouvernante — qui voyageait avec nous — qu'un individu à tournure déplaisante n'avait cessé de flâner en face de la porte de l'hôtel ; il l'avait ensuite suivie, elle en était sûre, pendant qu'elle faisait une course avec mon père. Elle s'en préoccupa vivement et lui fit part de ses craintes. Mais il prit la chose très à la légère et ne songea guère à ce que cela pouvait donner à penser. Néanmoins la filature se continua, et mon père, n'arrivant pas à apercevoir les gens qui le tracassaient ainsi — car c'était plutôt un instinct qui l'avertissait de leur présence, ainsi que cela arrive souvent en pareil cas —, finit par s'en inquiéter et songea un instant à s'adresser à la police. Puis, un matin, ma mère trouva un petit papier fixé sur la porte de la chambre à coucher occupée par mes parents. C'était une petite rondelle de papier à peu près de la grandeur d'une pièce de six pence, peut-être plus petite encore, mais ma mère était absolument certaine qu'elle ne se trouvait pas là la veille au soir, lorsqu'elle avait ouvert la porte pour la dernière fois, et elle fut très effrayée. Car le papier portait un tout petit dessin, maladroitement tracé à l'encre et représentant deux poignards croisés, d'une forme curieuse : la signature de la Camorra.

Personne ne put expliquer ni la présence de ce petit placard, ni la façon dont il avait été apposé là. Ma mère insista auprès de mon père pour qu'il se plaçât sans retard sous la protection de la police, mais il tarda à le faire. À vrai dire, je crois qu'il soupçonnait que le placard pouvait être l'œuvre de quelque mystificateur habitant l'hôtel, qui avait entendu parler de son aventure de Naples — un grand nombre de journaux l'avaient racontée — et qui voulait lui faire peur. Mais ce même soir, mon pauvre père fut trouvé mort. Il avait été criblé de nombreux coups de poignard dans une petite rue tranquille, à moins de quarante yards de l'hôtel. Il n'était sorti que pour aller acheter quelques cigares d'une marque qu'il aimait, dans une boutique située à deux rues de là ; moins d'une demi-heure après son départ, la police sonnait à la porte de l'hôtel et venait annoncer la triste nouvelle — on avait trouvé l'adresse de mon père sur des lettres qu'il avait dans ses poches.

Je n'ai pas le désir de décrire ici longuement la douleur de ma mère, ni de raconter en détail les incidents qui suivirent la mort de mon père, car je ne remonte à cette période ancienne de ma vie que pour faire comprendre les antécédents de ma récente aventure. Je me bornerai donc à dire que lors de l'enquête, le jury rendit contre une ou plusieurs personnes inconnues un verdict de meurtre prémédité ; que plusieurs fois on annonça que la police avait découvert une piste importante, et les choses étant ainsi, il n'y eut, naturellement, jamais d'arrestation. Nous retournâmes à Sydney, et c'est là que j'ai grandi.

J'aurais peut-être dû déjà dire que ma profession — mon dada plutôt — était le métier d'artiste. Heureusement — ou malheureusement, comme il vous plaira —, je ne suis point dans la nécessité d'exercer un métier pour gagner mon pain, mais depuis l'âge de seize ans, tout mon temps a été consacré à peindre. Sans l'invincible répugnance que ma mère éprouvait à se séparer de moi, même pour le temps le plus court, il y a longtemps que je me serais rendu en Europe pour travailler et étudier dans les académies. Le paysage australien a un accent étrange, mélancolique, inquiétant, fort caractéristique, que bien des gens sont portés à regarder comme impropre à inspirer le pinceau du paysagiste, pourtant j'ai toujours été convaincu qu'un grand artiste pourrait en faire de belles choses. Et j'y travaillais de mon mieux, avec mon modeste talent.

Il y a deux ans, ma mère mourut. J'étais alors âgé de vingt-huit ans ; il ne me restait plus aucun ami au monde et, en outre, je ne me connaissais aucun parent. Je ne tardai pas à m'apercevoir qu'il m'était impossible d'habiter plus longtemps la vaste maison des bords de la Lane Cove River. Elle était beaucoup trop grande pour mes besoins et représentait un embarras pour moi, sans parler du souvenir de ma mère morte qu'elle évoquait à tout instant et qui exerçait sur moi une influence pénible et déprimante. Je vendis donc la maison et larguai les amarres. Pendant un an ou deux, je menai une vie errante, vagabonde, solitaire dans les Nouvelle-Galles du Sud, m'occupant à peindre de mon mieux ses forêts d'arbres épais, magnifiques, avec leur feuillage bizarrement tourné vers le ciel. Alors, mécontent du piteux résultat de mon travail, agité d'un esprit d'inconstance, je pris le parti de quitter la colonie et d'aller vivre en Angleterre, ou tout au moins quelque part en Europe. Je me promis de fréquenter à Paris les écoles de peinture, et d'acquérir la technique matérielle que j'avais conscience de ne point posséder.

Ma décision à peine prise, je me mis à l'exécuter. Je donnai à mes soliteurs de Sydney l'ordre de liquider mes affaires et de se mettre en rapport avec leurs correspondants de Londres pour que dès mon arrivée je puisse être en relation d'affaires avec eux par cet intermédiaire. J'étais à peu près résolu à placer toute ma fortune en Angleterre et à faire de la vieille patrie mon quartier général ; trois semaines plus tard, j'étais en route. Je m'étais pourvu des lettres d'introduction nécessaires auprès des soliteurs de Londres et des titres de propriété relatifs à certain domaine dans l'Australie du Sud, que mon père avait acheté juste avant son départ pour son fatal voyage en Europe. Il y avait dans ce domaine des gisements de cuivre exploitables ; la chose avait été constatée depuis, et je pensais pouvoir en vendre la propriété à une compagnie londonienne.

Pendant ma traversée sur un grand steamer, je me trouvais jusqu'à un certain point en dehors de mon élément. Il ne me parut guère possible, dans les relations constantes de la vie à bord, de garder cette réserve qui était pour moi une seconde nature. Mais elle m'était devenue si instinctive qu'il me fallait un effort grotesque pour la vaincre ; j'avais beau être désormais un homme, j'avoue que j'étais d'une timidité absurde et plus grande encore, j'en ai peur, que celle d'un écolier qui a grandi trop vite. Cependant, je n'avais pas encore passé un jour en mer que, je ne sais comment, je me trouvais en rapports très agréables

avec un autre passager, un homme de trente-huit à quarante ans, qui se nommait Dorrington. C'était un personnage de haute stature, bien bâti, et qui aurait été assez beau sans une certaine rondeur exagérée de la figure et sans la grosseur de ses traits ; il avait une moustache noire de soldat et se redressait en marchant, avec le balancement régulier d'un cavalier, et ses yeux avaient le regard le plus pénétrant que j'aie jamais rencontré. Il avait les manières les plus engageantes et c'était le seul bon causeur que j'eusse rencontré jusque-là. Il connaissait tout le monde ; il avait été partout. Son fond de renseignements et d'anecdotes était inépuisable et, pendant tout le temps que je passai avec lui, je ne l'entendis jamais raconter deux fois la même histoire. Il ne pouvait rien arriver — fût-ce même le passage d'un oiseau près du navire, la présence d'un plat au menu — que Dorrington n'émît une remarque piquante et n'évoquât l'incident de circonstance. Et il n'ennuyait, il ne fatiguait personne. Avec toute sa facilité de causerie, il ne se montrait point encombrant, hors de propos, point du tout égoïste. Mr. Horace Dorrington était en somme le personnage le plus charmant que j'eusse jamais rencontré. En outre, nous découvrîmes que nous préférions les mêmes sortes de cigares.

« À propos », me disait Dorrington pendant une magnifique soirée, où nous fumions adossés au bastingage, « Rigby n'est pas un nom très répandu en Australie, n'est-ce pas ? Je crois me rappeler l'aventure qui est advenue il y a vingt ans ou plus à un gentleman australien qui portait ce nom et qui fut malmené en Angleterre. Oui, maintenant que j'y pense, je ne sais si même il ne fut pas assassiné. En avez-vous jamais entendu parler ?

— Oui, dis-je, j'en ai entendu beaucoup parler, malheureusement. C'était mon père, et il a bel et bien été assassiné.

— Votre père ? Ah... j'en suis terriblement fâché. Peut-être aurais-je dû ne point en parler. Mais naturellement, je ne savais pas...

— Oh ! répondis-je, ne vous excusez pas. Il y a si longtemps que je l'ai perdu que je n'hésite pas à en parler. Ce fut une histoire très extraordinaire. » Et comprenant que je devais à Dorrington un récit quelconque, après ceux qu'il m'avait contés en si grand nombre, je lui décrivis toutes les circonstances de la mort de mon père.

« Ah ! fit Dorrington lorsque j'eus achevé, j'ai déjà entendu parler de la Camorra, et je sais deux ou trois histoires à ce sujet. La vérité, c'est qu'elle existe encore, sans être l'institution si étendue et si notoire qu'elle était jadis, naturellement. Elle est bien réduite, mais elle a encore une activité assez remarquable, sans faire grand bruit, et est assez malfaisante. Cela formait une bande terriblement dangereuse, ces Camorristes. Pour mon compte, je suis assez surpris que vous n'ayez plus entendu parler d'eux. Ces gens-là étaient en tout temps prêts à tuer trois personnes plutôt qu'une, et l'idée ordinaire qu'ils se faisaient de la vengeance allait bien plus loin que le simple assassinat de celui qui les gênait ; ils n'hésitaient pas à y comprendre sa femme, sa famille et un aussi grand nombre qu'il leur était possible de ses parents. Mais en tout cas, il semble que vous en êtes entièrement délivré, bien qu'à mon avis, ce soit plutôt par un heureux hasard qu'autrement. »

Et alors, suivant son habitude invariable, il se lança dans les anecdotes. Il me parla des crimes de la Maffia, cette société secrète italienne, plus nombreuse et plus puissante que la Camorra elle-même, et presque aussi criminelle : récits d'implacable vengeance exercée successivement sur le père, le fils, le petit-fils, jusqu'à la destruction totale de la lignée. Ensuite il parla des procédés employés, des sommes considérables dont disposaient la Camorra et la Maffia, de la patience et de la ruse avec laquelle elles venaient à bout de leurs projets, des victimes qui s'étaient aperçues trop tard que les serveurs qui leur inspiraient le plus de confiance avaient juré leur perte, des gens qui avaient fui au bout du monde, dans l'espoir d'être perdus de vue, oubliés, mais qui avaient été suivis comme par leur ombre et mis à mort avec une barbare férocité dans les asiles qu'ils croyaient les plus sûrs. Partout où il y avait des Italiens, il existait probablement une branche de l'une ou de l'autre de ces sociétés, et on ne pouvait jamais savoir en quel lieu elles étaient capables de révéler leur présence. Les deux matelots italiens, qui se trouvaient en ce moment au gaillard d'avant, en étaient peut-être membres et avaient peut-être sur les bras une besogne qui ne figurait pas sur leur contrat d'embarquement.

Je lui demandai s'il s'était jamais trouvé en contact personnel avec l'une ou l'autre de ces sociétés, et s'il avait eu à s'occuper de leurs actes.

« Avec la Camorra ? non, bien que je sache d'elle certaines choses qui ne lui causeraient pas peu d'étonnement. Mais j'ai eu des rapports professionnels avec la Maffia — et cela sans en sortir bon second, je vous le dis. Mais ce n'était point une affaire aussi sérieuse que le meurtre de votre père ; il ne s'agissait que d'un vol de papiers et d'un chantage.

— Des rapports professionnels ? » demandai-je.

Dorrington se mit à rire. « Oui, répondit-il, je vois que j'ai été sur le point de vendre la mèche. Généralement, j'évite de dire aux gens qui je suis quand je voyage, et je ne le fais pas toujours sous mon véritable nom, comme cette fois-ci. Ce nom-là, vous l'avez certainement entendu prononcer à un moment ou à un autre ? »

Je dus avouer que je n'en avais aucun souvenir mais je m'en excusai sur ma vie retirée, et sur le fait que je n'avais jamais quitté l'Australie depuis mon enfance.

« Ah ! dit-il, il est tout naturel qu'on parle moins de nous en Australie. Mais en Angleterre, nous jouissons de quelque notoriété, mon associé et moi. Mais voyons, regardez-moi bien en face des pieds à la tête, réfléchissez, et je vous donnerai une douzaine d'indications. Et je vous parie un souverain que vous ne devinerez pas ma profession. Et pourtant ce n'est pas une profession rare, une profession dont on entende si peu parler. »

Il eût été inutile de chercher à deviner et je le dis. Il n'avait pas l'air d'un homme qui se préoccupe d'exercer une profession quelconque. J'y renonçai.

« Hé ! fit-il, je ne tiens pas beaucoup à ce que la chose soit connue à bord de ce navire, mais je ne fais pas difficulté de vous le dire — il est très probable que vous arriverez à le savoir longtemps avant que vous soyez établi dans la mère patrie : nous sommes des agents de recherches privées, des détectives, des gens de la police secrète, comme il vous plaira de nous appeler.

— Vraiment !

— Vraiment, oui. Et je crois pouvoir dire que nous figurons dans les premiers rangs, sinon tout à fait au premier. Bien entendu, je ne puis rien vous dire, mais vous seriez stupéfait si vous appreniez les noms de quelques-uns de nos clients. Nous sommes en rapport avec certains personnages royaux en Europe et en Asie, dont les noms vous feraient sursauter si je pouvais vous les dire. Dorrington & Hicks, voilà le nom de la firme, et nous ne manquons d'occupation ni l'un ni l'autre, bien que nous ayons à nos ordres un régiment d'employés et de correspondants. Il y a trois mois, je me suis rendu en Australie pour une affaire assez embarrassante, assez embrouillée, mais je crois avoir réussi à la mener à très bonne fin, et je compte m'en récompenser par un petit congé dès que je serai rentré. Bon, vous savez ce qu'il y a de pire à dire de moi, et D. & H. vous présentent leurs compliments respectueux et ils espèrent que par une infaillible ponctualité, par leur rigoureuse attention en affaires, ils peuvent compter sur l'honneur de recevoir vos ordres, toutes les fois qu'une fâcheuse circonstance vous rendra leurs services utiles. Secrets de famille extraits, nettoyés et aurifiés. Soins spéciaux pour commandes en gros. » Il éclata de rire et tira son étui à cigares. « Vous n'avez plus de cigares dans votre poche, dit-il. Sans cela vous ne fumeriez pas le vôtre presque jusqu'au bout. Goûtez-moi un de ceux-ci. »

Je pris le cigare et l'allumai au bout de celui qui me restait. « Alors, dis-je, je dois penser que c'est l'exercice de votre profession qui vous a si bien pourvu d'informations curieuses et d'anecdotes inédites. Il est évident que vous avez dû vous trouver mêlé à bien des affaires curieuses.

— Oui, certes, répondit Dorrington. Mais le hasard fait qu'il m'est impossible de raconter les plus curieuses de mes aventures, car elles sont sous le sceau du secret professionnel. Pour celles que je puis raconter, je le fais d'ordinaire en changeant les noms, les dates et les localités. On apprend la discrétion dans un métier comme le mien.

— Et votre aventure avec la Maffia, par exemple ? Y a-t-il quelque secret sur ce point ? »

LA SUITE DANS LE LIVRE